

# Le coup de soleil

Autor(en): **Kraft, Marylène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **29 (1999)**

Heft 6

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827805>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le Coup de Soleil

**E**n compagnie d'un collègue et de quelques étudiants, nous avons découvert «Le Coup de Soleil» par une belle soirée d'automne. Je revois comme si c'était hier ce petit cabaret en sous-sol, éclairé d'une lueur ensoleillée, où l'on s'entassait pour écouter des chansons de Gilles et Edith. Cette femme aux cheveux de flammes et aux yeux de gazelle avait une voix chaude, parfois un rien canaille.

Quels bons moments nous avons passés là, applaudissant à tout rompre ces traits d'actualité qu'on n'osait ni écrire, ni dire dans la vie courante, et qui, dans la pénombre, jaillissaient comme des fusées. On respirait l'air de Paris à la «Terrasse des Lilas» dont, brusquement, le chant d'amour était interrompu par ce cri: «Il est venu de lourds soldats. Ils ont écrasé tout cela. Ah! dites-moi qu'il reviendra, le beau temps des lilas...»

Cette soif de Paris et de liberté, nous l'avions tous: «O Paris, beau fleuron de l'humaine sagesse, nous avons besoin de toi, de ton cœur, de ta voix, de ton goût, de ta loi.» Un calme insolite planait quand Gilles soufflait: «Y sont foutus! Qui donc? Silence! Y sont foutus! Tu m'as compris!»

Et c'était une espèce de communion, dans la petite salle chaude et enfumée, un îlot de paix et d'espoir où Edith proclamait: «Y a du mieux dans l'moins mal et du moins mal dans le mieux!», à propos des petits ennuis quotidiens qui, précisément, grignotaient nos journées et notre bonne humeur. Restrictions d'électricité, pénurie de crème et de chocolat, obscurcissement intégral. Je ne saurais dire combien ces soirées nous aidaient à vivre. Peut-être ce couple de ménestrels modernes a-t-il, à cette époque, soutenu le moral bien plus que les églises, dont le message austère parlait de péché et de repentance.

Tout avait commencé au printemps 1939. Que je me sentais jeune et libre, à ce camp d'étudiants de Gimel. Ma licence ne pesait plus

guère, ni le travail ennuyeux que je venais de liquider sans prudence. Et puis, cette allégresse m'a accompagnée à Zurich. Durant l'été, j'ai suivi un cours d'allemand. Les drapeaux multicolores de l'Exposition nationale flottaient sur la Limatt. Ces quelques semaines ont représenté pour moi une évasion hors du temps. Je nous revois, avec Simone, marchant sous les tilleuls dont l'odeur tiède et sucrée enivrait nos corps et nos pensées, imprégnait nos conversations, détendait nos muscles, nous rendant tellement vulnérables à une menace suspendue dans l'air, mais qui ne se précisait pas.

Je vivais dans l'attente de l'orage, attentive au formidable coup de tonnerre qui devait rompre cette trêve trop douce. Tout le monde semblait attendre quelque chose d'indéfinissable et les douces soirées de cet été 1939 nous faisaient frissonner.

Le 1<sup>er</sup> septembre, la mobilisation générale était décrétée; la guerre, proche de nos frontières, se déchaînait. Nous étions presque soulagés de connaître enfin cette situation et une activité fébrile s'emparait du pays. Les routes étaient encombrées de troupes, de chevaux et de charrois. Les moissons étaient à peine rentrées. La plupart des gosses avaient repris l'école. Du moins ceux dont le régent n'était pas encore mobilisé.

J'ignorais que ces événements allaient m'ouvrir la porte du laboratoire de chimie minérale de l'Université de Lausanne, car les anciens professeurs ne savaient plus où trouver des assistants. J'avais donc touché une blouse d'homme et un carnet de toile cirée noire, sans parler d'une centaine d'étudiants débutants, un peu ahuris.



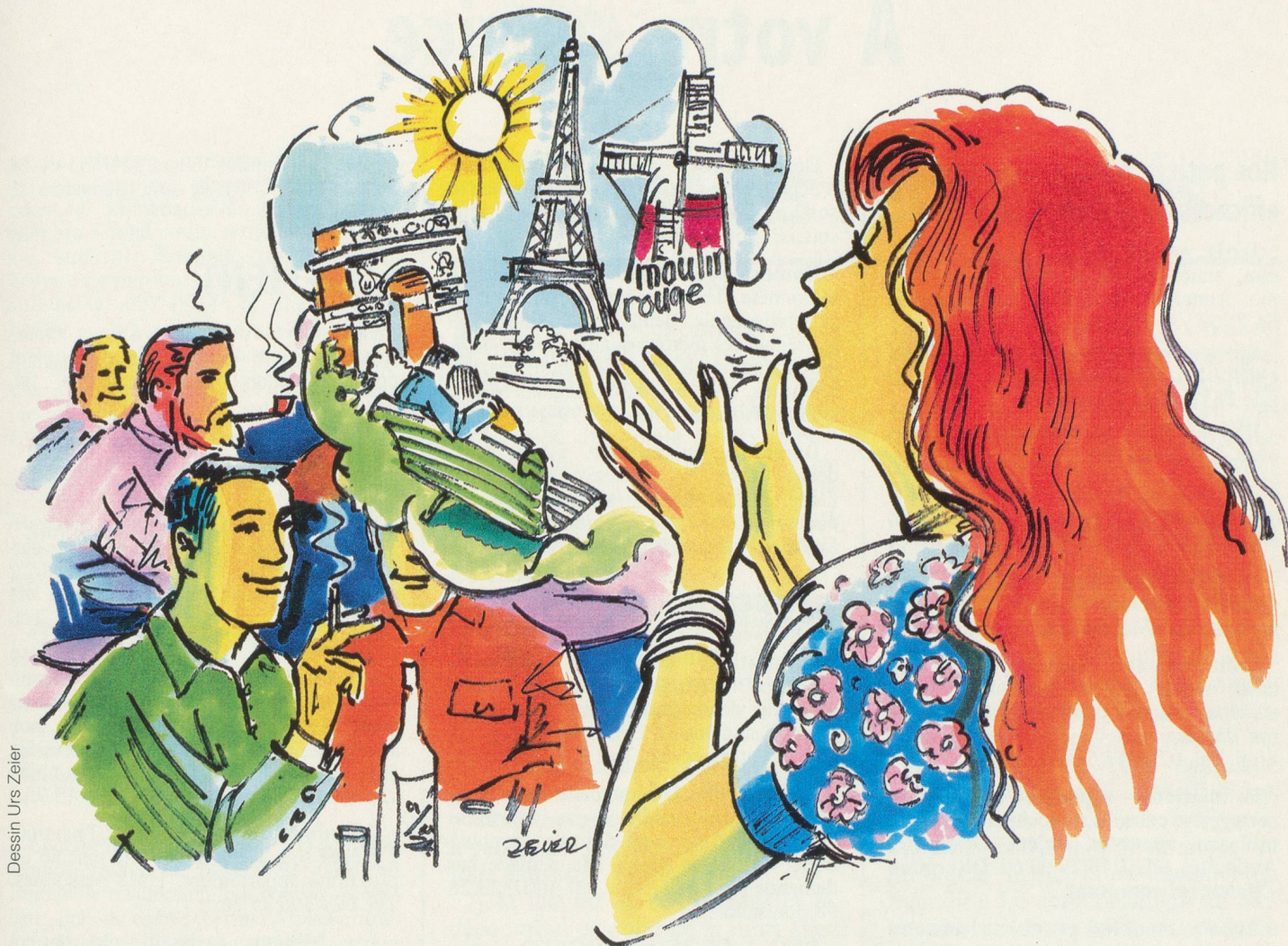
Les mois ont passé. Les nouvelles de la guerre, nos soldats mobilisés, la situation internationale qui évoluait, tout cela devenait un état de fait dans lequel on se réfugiait et qui,

pour nous, représentait encore la paix. On s'y installait, on y faisait son trou, on y préparait son nid, oubliant presque que tout était anormal et qu'il manquait l'air du large.

Le 10 mai 1940: coup de tonnerre dans un ciel serein: «Invasion de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg!», pouvait-on lire en lettres grasses sur les manchettes des journaux. Je revois les moineaux sur les pavés de la rue vide, ce matin-là. Que faire? Rarement j'ai ressenti si fortement l'inutilité du travail quotidien. C'est pourtant le seul qui comptait. Il importait de rester là où l'on était, de ne pas encombrer les bureaux, de ne pas prendre les magasins d'assaut. Et aussi de se taire.

Nous vivions une seconde mobilisation générale. Les congés étaient supprimés aux soldats et le laboratoire se vidait comme aux premiers jours de la guerre. Les uns partaient en «défense aérienne passive», avec un brassard et une musette, les autres s'affairaient dans les bureaux de l'armée. Ceux qui restaient étaient tout excités et des bribes de conversation flottaient dans l'air: «Faut-il aller à la garde civile?», «Moi, je porte mon revolver à la police!», «Je dois me rendre à Berne, pour savoir si je peux rester en Suisse!» Chaque phrase était un cas, cachait peut-être un drame. Je pensais aux stores de papier vert que je devais acheter pour l'obscurcissement.

Au laboratoire, nous formions une véritable Société des Nations en miniature. Il y avait là Ibl, le Tchèque à l'acné tenace, Ascoli, l'Italien aux yeux verts, Elias, le gros Espagnol qui fumait le cigare, Lévi et Corinaldo, avec leur éblouissant sourire d'enfant, et nous autres, les Suisses, plus posés, plus lourds, plus ternes, réservés mais solides. La guerre a bouleversé l'échelle des valeurs, mais la spiritualité était en hausse. La vie avait une saveur âpre, mais l'homme est riche de promesses.



Dessin Urs Zeier

A l'époque du couvre-feu, les nuits étoilées avaient une splendeur que nous ignorions. De faibles lueurs bleutées signalaient les véhicules et, parfois, les passants. Plus aucune enseigne au néon, plus d'éclairage public, seulement de minuscules lanternes sourdes. Dès la tombée du jour, on se déplaçait comme dans une termitière. Et malgré tout, j'avais un sentiment de sécurité. Curieux, cette espèce de paix tranquille au milieu de la tourmente.

☆☆☆

Les jours passaient, les semaines, les mois, et ce tunnel n'en finissait plus. La nuit dernière, après le cri lugubre des sirènes, nous avons eu très peur, car les bombardements semblaient étrangement proches. Ce matin, nous avons appris que les alliés avaient touché la gare de

Renens par erreur. Maisons effondrées, deuils, protestations diplomatiques. Allions-nous entrer dans la ronde infernale?

Tout l'hiver 1944, la guerre s'éternisa. Mais la radio pouvait hurler, les canons tonner, les avions lâcher leurs cargaisons mortelles, nous étions devenus insensibles à cette forme d'horreur impersonnelle. De petits détails très proches nous touchaient davantage: un collègue qui s'en va, une amie malade qui disparaît, un livre, un film, «Les visiteurs du soir».

Et puis, d'un coup, tout bascula. Le 6 juin 1944, les Alliés débarquèrent en Normandie. Le 7 mai 1945, la guerre prit fin au moment où nous n'espérions plus voir cesser cet interminable cauchemar. C'était fini, fini! Et nous nous retrouvions en Suisse, semblables à nous-mêmes, un peu étonnés de notre situation

privilegiée, un peu encombrés de notre neutralité, mais pourtant très heureux. J'avais l'impression de me réveiller d'un mauvais sommeil. La vie a retrouvé sa vraie saveur.

Il me fallait marcher, c'était le signe de ma liberté retrouvée. La forêt de Sauvabelin était couverte de petites feuilles vert tendre qui formaient un réseau de verdure fraîche où jouait le soleil.

☆☆☆

Depuis quelques jours, j'ai retrouvé une foi assez semblable à celle de ma jeunesse. Peut-être le message qu'Edith et Gilles transmettaient à travers leurs chansons du «Coup de Soleil». «Dieu vous fera signe un jour. Vous trouverez sous son aile, avec la vie éternelle, l'éternité de l'amour...»

Marylène Kraft